

Calgary la battante Calgary the Go-Getter

Ève de Garie-Lamanque

Number 99, Spring 2012

De quelques questions (et réponses !) sur la radicalité
A Few Questions (and Answers!) on Radicalness

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66176ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Garie-Lamanque, È. (2012). Calgary la battante / Calgary the Go-Getter.
Espace Sculpture, (99), 23–25.

Calgary la battante

Calgary the Go-Getter

Ève DE GARIE-LAMANQUE

Lors d'une promenade en voiture à Calgary, l'été dernier, j'ai dû affronter l'inattendu. Voilà ainsi qu'au détour d'une rue, dans la communauté de Ramsay—un quartier résidentiel assez tranquille du quadrant sud-est de la ville—, m'est apparue la *upside-down church* dont j'avais vaguement entendu parler. Cette église inversée tenant par la seule force de son clocher enfoncé dans le sol s'est révélée être une des sculptures les plus iconiques et controversées de l'artiste américain de renommée internationale Dennis Oppenheim¹. Il s'agit d'une petite merveille de l'art public contemporain, du calibre que l'on ne peut se vanter d'avoir en abondance au Québec. C'est donc avec grand étonnement que j'ai constaté que ce véritable «trophée» qui, d'après moi, aurait mérité une place de choix au centre-ville était relégué à une tristounette vie de quartier et se faisait discret malgré ses six mètres de hauteur et son passé scandaleux...

La présence de *Device to Root Out Evil* à Calgary me semble un parfait exemple de la complexité de la situation culturelle qui sévit dans cette ville des Prairies : elle illustre à la fois la très grande ouverture d'esprit, la passion et la détermination de ses intervenants culturels ; et la réalité d'une ville dont la population et les infrastructures ne semblent pas toujours prêtes ou disposées à recevoir de tels éclats d'enthousiasme.

La Calgary que j'ai apprise à connaître n'a que peu à voir avec la ville morne, conservatrice et ennuyeuse que certains m'avaient préalablement décrite. Bien au contraire, elle est créative, jeune, dynamique, ingénieuse et pleine de surprises. Les jeunes artistes y sont nombreux—deux établissements d'enseignement y offrent un baccalauréat en beaux-arts, soit l'Alberta College of Art and Design (ACAD) et l'University of Calgary, alors que le renommé Banff Centre n'est qu'à une heure de voiture—, mais surtout remarquablement polyvalents, organisés et entreprenants. Et ils n'ont pas froid aux yeux. Un excellent exemple de cette relève pleine de promesses est le jeune Daniel J. Kirk, un ancien graffiteur qui poursuit aujourd'hui un projet performatif à l'ironie délicate, intitulé *Blandalism*. Sous le pseudonyme de Karl Umber, Kirk parcourt la ville afin de repeindre, en de neutres tons de brun, les bancs publics qui ont subi des actes de vandalisme. Avec un humour cinglant, il dénonce la reposante et fade uniformité dans laquelle se complaisent nombre de ses concitoyens.

Calgary est-elle *artistically challenged*? Non. Ses ressources sont simplement un peu limitées, si on les compare à celles dont bénéficient les Québécois. C'est ainsi que pour une population de 1 365 200 habitants en 2011², Calgary compte trois institutions majeures (le Glenbow Museum, l'Art Gallery of Calgary et l'Inlingworth Kerr Gallery), une demi-douzaine de galeries privées de renom (dont Trepanier Baer) et six centres d'artistes autogérés. En comparaison, Montréal compte vingt-huit centres d'artistes autogérés et Québec, dix.

Pour survivre dans un tel contexte, aussi dynamique et de qualité soit-il, plusieurs artistes choisissent d'œuvrer en marge du système en place. Certains, comme Daniel J. Kirk ou le collectif Arbour Lake School, poursuivent des démarches sarcastiques et radicales qui questionnent la norme établie et frôlent parfois l'illégalité ; alors que d'autres se lancent en affaires et ouvrent leur propre espace d'exposition alternatif sans but lucratif. L'un des plus populaires est sans contredit la Sugar Cube Gallery,

I came face to face with something unexpected during a drive in Calgary last summer. It was while on a detour through the community of Ramsay—a pretty, quiet residential neighborhood in the Southwest part of the city—that the “upside-down church” of which I’d vaguely heard appeared before me. This inverted church—held up by the strength of its bell tower anchored in the ground alone—has proved to be one the most iconic and controversial sculptures by internationally renowned American artist Dennis Oppenheim.¹ It is a little marvel of contemporary public art. Of a caliber that we cannot boast an abundance of in Quebec. Thus, it was with great astonishment that I noted that this veritable “trophy”—which, in my opinion, deserves a place of pride downtown—was relegated to a sad neighbourhood existence, and was self-effacing despite its six meter height and scandalous past.

Device to Root Out Evil's presence in Calgary seems to me a perfect example of the complexity of the cultural situation in this Prairie town: it illustrates at once the wide openness of spirit, the passion and determination of its cultural players, and the reality of a city whose population and infrastructure don't always seem ready, or disposed, to receive such bursts of enthusiasm.



minuscule espace-vitrine d'environ un mètre par un mètre cinquante situé sur la très passante et très hip 17^e Avenue Sud-Ouest. Une initiative de Lisa Brawn, Jane Grace et Angela Inglis, le Sugar Cube est le dernier né d'une série de lieux d'exposition alternatifs qui se succèdent depuis 2001. Extraordinaire outil d'introduction et de sensibilisation à l'art contemporain, cette petite vitrine réussit l'impossible en piquant la curiosité de tous sans jamais se faire élitiste ou exclusive.

Une autre tendance toute calgarienne en matière de lieux de diffusion alternatifs est de transformer sa résidence privée en studio et galerie d'art... Surprenant, dites-vous? Assurément, surtout quand on apprend que ces derniers poussent comme des champignons. Certaines galeries résidentielles ayant fait les annales seraient le Contemporary Art Museum que les artistes émergentes Bree Zorel et Heather Smith ont inauguré dans leur demeure du quartier Kensington en 2010; la 809 Gallery, gérée par Tyler Los-Jones de 2007 à 2009, également dans Kensington; le combo galerie et atelier du collectif d'artistes verriers Bee Kingdom; et, plus récemment, Haight, une galerie d'art contemporain que l'artiste Matthew Mark Bourree a ouverte dans son garage il y a de cela un an.

En entrevue, Matthew m'a avoué qu'alors que la décision d'ouvrir son propre espace d'exposition avait été inspirée par l'initiative de collègues et le désir de faire la fête, le projet était venu répondre à des besoins criants et bien réels: ainsi, non seulement les espaces d'exposition se font rares à Calgary, mais ceux présentant des productions locales le sont encore davantage, et le futur diplômé qu'il était alors comprenait déjà

The Calgary I came to know has little to do with the gloomy, conservative and dull town that some people had described to me beforehand. Quite to the contrary, the city is creative, young, dynamic, ingenious and full of surprises. Young artists fill the town—two teaching institutions offer a bachelor's degree in fine arts: the Alberta College of Art and Design (ACAD) and the University of Calgary, while the renowned Banff Centre is only an hour away by car—moreover they are remarkably polyvalent, organized and enterprising. And they have plenty of pluck. An excellent example of such promise is artist Daniel J. Kirk, an ex-graffitist now pursuing a deliciously ironic performance project entitled *Blandalism*. Under the pseudonym of Karl UMBER, Kirk criss-crosses town in order to repaint vandalized public benches in neutral tones of brown. With biting humour he denounces the bland, comfortable uniformity so many of his fellow citizens delight in.

Is Calgary artistically challenged? No. Its resources are just a little limited if one compares them to those enjoyed by Quebecois. Calgary has three major institutions (the Glenbow Museum, the Art Gallery of Calgary and the Illingworth Kerr Gallery), a half-dozen well-known private galleries (including Trepanier Baer) and six artist-run centres for a population of 1,365,200 inhabitants in 2011.² In comparison, Montreal has twenty-eight artist-run centres and Quebec City, ten.

To survive in such a context—however dynamic and high the quality is—many artists opt to work in the margins of the official system. Some, such as Daniel J. Kirk or the Arbour Lake Sghool collective, pursue sarcastic and radical practices that question established norms and sometimes border on illegality, while others get organized and open their own alternative, not-for-profit exhibition spaces. One of the most popular of these is unquestionably the Sugar Cube Gallery, a minuscule window-space of about one by one-and-a-half meters situated on the very busy, and very hip, 17th Ave SW. An initiative of Lisa Brawn, Jane Grace and Angela Inglis, the Sugar Cube is the latest in a series of alternative exhibition spaces that have opened since 2001. An extraordinary tool for introducing contemporary art, and for raising awareness of it, this little display window succeeds in the impossible by piquing the curiosity of one and all without ever becoming elitist or exclusive.

Another Calgarian trend in alternative spaces and exhibition strategies is to transform one's private residence into a studio and art gallery... Surprising, you say? Definitely, especially when one learns that such spaces are sprouting up like weeds. Some residential galleries to find a place in the history books are the Contemporary Art Museum inaugurated by emerging artists Bree Zorel and Heather Smith in their home in the Kensington district in 2010; the 809 Gallery, run by Tyler Los-Jones from 2007 to 2009, also in Kensington; the gallery and studio combo of the glass artists' collective Bee Kingdom; and more recently, Haight, a contemporary art gallery that artist Matthew Mark Bourree opened in his garage about a year ago.

Matthew admitted to me in an interview that while the decision to open his own exhibition space was inspired by the initiatives of colleagues and the desire to party, this project responded to very real, and glaring

→ **Haight Gallery.** *Comes to Life*, Vue d'installation de l'exposition présentée du 24 juin au 12 août 2011/ Installation view, presented June 24 to August 12, 2011. Artistes participants/ Participating artists: Sarah Van Sloten, Ryan McClure Scott, Kelsey Fraser, Nicco Gonzales. Photo: avec l'aimable autorisation/ Courtesy Haight Gallery.

← **Angela INGLIS,** *Clothes Lines*, 2011. Exposition présentée du 2 août au 3 septembre 2011/ Exhibition presented August 2 to September 3, 2011. Photo: avec l'aimable autorisation/ Courtesy Sugar Cube Gallery.

Arbour Lake Sghool. *The Farm Show. Part 2: Growing*, Vue de l'installation in situ/ Installation view in situ. Exposition/ Exhibition Red Deer Museum+ Art Gallery, Red Deer, Alberta du 17 juillet au 25 septembre 2011/ July 17-September 25, 2011. Photo: avec l'aimable autorisation/ Courtesy Andrew Frosst.



l'importance que figurent sur son curriculum vitæ d'autres noms que son établissement d'enseignement. C'est après de premiers projets de commissariat un peu farfelus (à l'hiver 2010, une première galerie extérieure faite de glace fondit avant le vernissage, puis son ami Nate McLeod et lui transformèrent une maison de banlieue en lieu d'exposition temporaire) qu'il inaugura sa propre galerie d'art dans un garage entièrement rénové et transformé pour l'occasion.

Tandis que Bourree et d'autres artistes-galeristes de la trempe de Lisa Brawn creusent leur niche sur la scène artistique locale en cumulant le double rôle de producteur et de diffuseur, d'autres ont fait leur marque en œuvrant dans un espace liminal, évoluant tantôt dans le système établi, tantôt hors celui-ci. C'est le cas du collectif Arbour Lake Sghool qui a graduellement pris forme dès 2003, lorsque Andrew et John Frosst acquièrent la maison de banlieue chic de leurs parents déménagés depuis longtemps à Edmonton et la transformèrent peu à peu en un riche lieu de rencontre et de production artistique. S'interrogeant quant au lieu d'être de la banlieue moderne et étudiant l'essence primordiale du béhaviorisme urbain, le collectif ne met pas de gants





Haight Gallery. Photo: avec l'aimable autorisation/Courtesy Ève DGL.

blancs quand vient pour lui le temps de s'exprimer. Ses interventions désopilantes lui ont ainsi valu plusieurs convocations à paraître devant la Cour³. Au fil des années, les membres du Arbour Lake Sghool ont ainsi simulé sur leur terrain, pendant vingt-quatre heures consécutives, l'univers d'un champ de bataille de la Première Guerre mondiale, au plus grand dam de leurs voisins—faux gaz moutarde et véritables tranchées inclus; ont retiré leur entière pelouse pour la remplacer par de l'orge qu'ils récoltèrent l'automne venu, avant d'en faire de la bière; puis, tout récemment, ont déplacé une ferme centenaire devant le Red Deer Museum + Art Gallery, la reconstruisant en simulant son envol, illustrant très poétiquement la transformation du paysage et des traditions agricoles albertains à une époque où les jeunes s'exilent vers la ville au lieu de reprendre la ferme familiale.

Plus vivante et audacieuse que jamais, la communauté artistique de Calgary est prête à faire sa marque sur le plan national. Avec à sa tête Naheed Nenshi, un maire jeune qui croit en l'importance d'un secteur culturel et artistique fort et dynamique, la ville a été nommée l'une des capitales culturelles du Canada en 2012. Incontestablement, l'année 2012 sera celle des Prairies. ←

Ève De GARIE-LAMANQUE détient une maîtrise en histoire de l'art de l'Université Concordia (Montréal). Commissaire invitée à *Art Souterrain 2012* (artistes canadiens hors Québec), elle collabore présentement à un projet de monographie de l'œuvre récente de la sculptrice australienne Penny Harris (University of Wollongong Press).

needs. Not only are exhibition spaces rare in Calgary, but those presenting local work are even more so—and at the time being a future graduate, he already understood the importance of having names of institutions other than where he'd studied on his CV. He opened his first real art gallery—in a garage renovated and transformed for the purpose—after a few eccentric curatorial projects (in the winter of 2010, a first outdoors gallery made of ice melted before the opening, so his friend Nate McLeod and he transformed a suburban house into a temporary exhibition space).

While Bourree, and other artist-gallerists of the same cast as Lisa Brawn, carve out their niche in the local arts scene by playing the dual role of producer and exhibitor, others have made their mark by working in a liminal space, evolving sometimes within and sometimes outside the established system. This is the case for the Arbour Lake Sghool collective, which gradually has taken shape since 2003, when Andrew and John Frosst acquired the chic suburban house of their parents—

long-since moved to Edmonton—and transformed it little by little into a rich artistic meeting place and production centre. Asking themselves questions about the modern suburbs' existential space and studying the primordial essence of urban behaviour, the collective takes the gloves off when it comes time to express themselves. Their hilarious interventions have seen them appear in court more than once.³ Over the years, members of the Arbour Lake Sghool have simulated a World War I battlefield on their property—including mustard gas and real trenches—for twenty-four consecutive hours, to the great displeasure of their neighbours; have pulled up their entire lawn and replaced it with barley, which they harvested when autumn came, in order to make beer; and most recently, they have moved a century-old farm in front of the Red Deer Museum + Art Gallery, reconstructing and simulating its flight, poetically illustrating the changes in the landscape and Alberta's agricultural traditions at a time when young people are fleeing to the cities rather than work on the family farm.

More lively and daring than ever, Calgary's artistic community is ready to make its mark at the national level. With Naheed Nenshi at its head, a young mayor who believes in the importance of a strong cultural and arts sector, the city has been named one of Canada's cultural capitals for 2012. Incontestably, 2012 will be the prairies' year. ←

Translated by Peter DUBÉ

Ève De GARIE-LAMANQUE holds a master's degree in art history from Concordia University (Montreal.) She is a guest curator for *Art Souterrain 2012* (Canadian artists from outside Quebec) and at present, is collaborating on a monograph about the recent work of Australian sculptor Penny Harris (University of Wollongong Press).

NOTES

1. Présentée pour la première fois en 1997 à la Biennale de Venise, *Devise to Root Out Evil* a tour à tour été jugée trop controversée par l'Université Stanford, le Fond d'art public de la ville de New York et, finalement, le Comité des parcs de Vancouver, ville où l'œuvre était pourtant exposée depuis sa présentation dans le cadre de la *Vancouver Sculpture Biennale* de 2005. En 2008, le Glenbow Museum—avec à sa tête le visionnaire et controversé Jeffrey Spalding—, en partenariat avec le groupe TORODE, ont signé une entente de prêt d'une durée de cinq ans avec les propriétaires de l'œuvre. / First presented at the Venice Biennale in 1997, *Devise to Root Out Evil* was deemed too controversial—one after the other—by Stanford University, New York's Public Art Fund and finally the parks committee of Vancouver, a city in which the work had, nonetheless, first been exhibited as part of the *Vancouver Sculpture Biennale* of 2005. In 2008, the Glenbow Museum—with the visionary and controversial Jeffrey Spalding at its head—in partnership with the TORODE group, signed an agreement for a five-year loan with the work's owners.
2. Données démographiques publiées par Calgary Economic Development: <http://www.calgaryeconomicdevelopment.com/live-work-play/live/demographics>. Site visité le 5 décembre 2011. / Demographic data published by Calgary Economic Development: <http://www.calgaryeconomicdevelopment.com/live-work-play/live/demographics>. Site consulted on December 5, 2011.
3. Les paroles exactes de John Frosst, interviewé le 28 novembre 2011, témoignent de l'attitude espiègle qu'il partage avec le Arbour Lake Sghool: «Oh! on est seulement allés en Cour trois fois. Donc, pas trop.» / John Frosst's exact words when interviewed on November 28, 2011 bear witness to the mischievous attitude he shares with the Arbour Lake Sghool: "Oh, we only went to court three times. So, not too often."